

BORGES à CŒUR

Ouverture du Roi Arthur *PURCELL*

P. Jorge-Luis BORGES est né le 14 Août 1899 à Buenos Aires. IL descend, aussi bien par son père que par sa mère, d'hommes qui luttèrent pour l'indépendance de l'Argentine et qui prirent une part active aux guerres civiles du Rio de La Plata.

Son père, Jorge BORGES est professeur d'anglais et enseigne la psychologie à l'école normale des langues vivantes. Il possède une très belle bibliothèque avec de nombreux livres en langue anglaise. Jorge-Luis apprend à lire en anglais sous l'influence de sa grand-mère, Fanny Haslam, une anglaise. C'est dans cette langue qu'il lira Oscar Wilde, le prince heureux et autres contes, les romans de Dickens et de Mark Twain, ceux de Stevenson, Kipling et Wells. (les premiers hommes dans la lune – la machine à explorer le temps – les mille et une nuits ; des œuvres qui l'impressionneront durablement. C'est la raison de ce choix de musique anglaise en introduction à cette soirée.

B. J'ai cru, pendant des années, que j'avais grandi dans un faubourg de Buenos Aires, un faubourg aux rues hasardeuses avec des couchers de soleil au bout. La vérité est que j'ai grandi dans un jardin, derrière une grille en fer de lance et dans une bibliothèque aux innombrables livres anglais.

Le palermo du couteau et de la guitare rôdait, m'assure-t-on, au coin des rues, mais les personnages qui peuplèrent les matins et donnèrent à mes nuits de délicieuses terreurs furent le boucanier aveugle de Stevenson agonisant sous les sabots des chevaux, le traître qui abandonna son ami dans la lune, le voyageur du temps qui ramena de l'avenir une fleur fanée, le génie emprisonné pendant des siècles dans l'amphore de Salomon et le prophète voilé du Khorassan qui, derrière les pierres et la soie, cachait sa lèpre.

P. Très jeune, il a déjà le dessein de « composer » sa vie, comme on compose un texte littéraire. En 1905, il déclare à son père qu'il veut être écrivain et ce dernier l'y encourage. A huit ans il écrit son premier conte et à neuf, il traduit le Prince Heureux de l'anglais à l'espagnol. C'est donc décidé il sera poète, lecteur et traducteur.

N. Simplicité :

La grille du jardin s'ouvre
Avec la docilité d'une page
Qu'interroge une fréquente dévotion.
J'entre dans la maison, et mes regards
N'ont pas besoin d'observer des objets
Qui sont déjà totalement dans la mémoire.

Je connais bien les habitudes et les âmes
Et ce dialecte d'allusion que va tissant
Tout groupement humain.

Je n'ai pas besoin de parler
Ni de feindre des privilèges ;
Ils ne m'ignorent pas ceux qui m'entourent ;

Ils savent bien mes angoisses et ma faiblesse
C'est là toucher à ce qu'il y a de plus haut
A ce que peut-être nous donnera le ciel :
Non le prestige ni les victoires
Mais seulement d'être admis
Comme une partie de la réalité indéniable,
Comme les pierres et les arbres.

P. En 1914, avec sa famille, il traverse la mer pour venir en France et en Europe.

Reflets dans l'eau
DEBUSSY

B. Avoir navigué sur les diverses mers du monde ou sur l'unique et solitaire mer aux noms divers.

P. C'est ce qu'il dira dans l'un de ses poèmes. Et en effet, il débarque en France avec son père, sa mère et sa sœur Norah. Ils visitent Paris, le nord de l'Italie, Vérone et Venise qui lui laisseront un grand souvenir. Puis ils s'installent à Genève ; le père devenu aveugle, a pris sa retraite et c'est à Genève qu'il devait rencontrer un grand spécialiste des yeux. En août 1914, éclate la première guerre mondiale ; événement majeur qu'ils ignoraient depuis l'Argentine.

B. Nous habitons dans un appartement dans la vieille ville. Chaque jour, je marchais le long de ce fleuve vert et glacé, le Rhône qui traverse le cœur même de la ville, enjambé par sept ponts très différents. Les Suisses sont plutôt distants et réservés. Mes deux amis intimes étaient des juifs d'origine polonaise.

P. Jorge Luis apprend le latin, le français ; il achève des études secondaires, étant inscrit au collège Jean Calvin de Genève. Il deviendra bachelier et découvre dans le texte de grandes lectures : les Misérables, Daudet, Zola, Voltaire, Baudelaire, Flaubert, Maupassant, Barbusse, Rimbaud, Verlaine, Carlyle, Chesterton, les expressionnistes allemands qui le passionnent, Schopenhauer et Walt Whitman qui lui semble incarner alors toute la poésie. Voici justement à titre d'exemple l'un des poèmes de ce dernier : Poème inclus dans le livre « Feuilles d'Herbe »

N.

Je ferai le vrai poème de la richesse,
Qui consiste à acquérir pour le corps et l'esprit tout ce
Qui demeure et dure et n'est point détruit par la mort ;
Je répandrai l'égotisme et montrerai qu'il est
A la base de tout, et je serai le barde de la personnalité,
Et je montrerai à propos de l'homme et de la femme
Que chacun n'est que l'égal de l'autre,
Et vous, organes et actes sexuels, concentrez-vous en moi,
Car je suis résolu à vous chanter d'une voix claire
Et courageuse pour prouver que vous êtes glorieux,
Et je montrerai que quoi qu'il arrive à quelqu'un
Il est possible d'en tirer de beaux résultats
Et je montrerai qu'il ne peut rien arriver de plus beau que la mort,

Et je passerai un fil à travers mes poèmes,
Cette idée que le temps et les événements ne font qu'un
Et que tout dans l'univers est un miracle parfait
Et que chaque chose est un miracle aussi profond
Que n'importe quel autre.

P. C'est à Genève qu'il découvrit également : la Divine Comédie, l'Arioste, Le Tasse, Croce et Gentile. Et si nous insistons sur ces lectures diverses et intenses ; ce sont elles qui vont le conduire vers une perception à la fois panthéiste et ésotérique, à partir de la philosophie idéaliste de Berkeley, de Hume, et de Schopenhauer. Une conception qui nie l'espace et le temps mais aussi l'individualité du Moi. Appliquée à la littérature, création ou critique, production ou consommation, cette doctrine met à la question l'orgueil du

poète créateur, démystifie le prestige de la création originale et réduit la tâche de l'écrivain à une fonction plus humble : celle du rédacteur.

Nous sommes en 1919, la guerre est finie et toute la famille part en Espagne.

Quejos o la Maja y el Ruiseñor
GOYESCAS GRANADOS

B. Etre revenu par le jeu des changeantes générations, aux anciennes terres de sa race : l'Andalousie.

« tout d'abord à Majorque parce que la vie y était très bon marché, le pays très beau. A Palma et à Valldemosa, petit village perché dans les collines qui me plaisait bien, c'est là qu'avec un prêtre, je découvris Virgile, en latin, et pour lequel j'ai encore beaucoup d'admiration. »

P. Cet hiver-là, ils allèrent à Séville, Cordoue et Madrid. Il publia son premier poème : Hymne à la mer, dans une revue et fut vraiment considéré comme un auteur. Il fréquenta assidument un groupe littéraire appelé « les ultraïstes ». ce groupe se proposait de renouveler la littérature mais avec beaucoup d'ignorance. Seul Rafael Cansinos-Assens émerge comme un maître et un ami, une forte personnalité qu'il retrouvera tous les samedis au Café Colonial pour de longues conversations sur la bible, Cervantès, Ruben Dario, Goethe, Dostoïevski, les Mille et une nuits, Queredo, Miguel Unamuno, Manuel Machado et Pio Baroja car Cansinos-Assens était non seulement un grand lecteur mais aussi un traducteur d'ouvrages autres que de langue espagnole.

P. Voici un poème de Borges en hommage à Rafael Cansino-Assens qu'il devra quitter pour retourner en Argentine.

N. Longue marche finale sur l'envol exalté du viaduc

Le vent, à nos pieds, cherche des voilures

Sous l'intense battement des étoiles.

Nous voici, le goût de la nuit profondément savouré,

Transpercés d'ombre, la nuit déjà devenue une habitude de notre chair.

Dernière nuit de notre dialogue

Avant que nous séparent les lieues et les lieues.

Il est encore à nous, le silence

Où les voix resplendissent comme des prairies.

L'aube est encore un oiseau perdu

Au fond le plus vil de l'univers.

Dernière nuit préservée

Du grand vent d'absence.
Elle est tragique , l'entraille de l'adieu,
Comme de tout évènement où le temps est notoire.
Il est dur de sentir que demain
Nous n'aurons même pas en commun les étoiles.
Lorsque le soir sera la paix de mon patio,
De tes cahiers surgira le matin.
Ton hiver sera l'ombre de mon été ;
Ta lumière sera la gloire de mon ombre.
Nous restons encore ensemble
Les deux voix encore parviennent à s'accorder,
Comme l'intensité et la tendresse dans les couchers de soleil.

Este amor como un sol
Saül COSENTINO

P. Avec toutes ces lectures édifiantes, toutes ces découvertes et toutes ces rencontres, le voici paré pour une œuvre sans précédent qu'il continue d'édifier selon son propre mot, pour lui-même, pour ses amis et pour adoucir le cours du temps. C'est à bord du « Reina Victoria Eugenia » à la fin mars 1921 qu'ils retournent à Buenos Aires. Après tant de souvenirs de Genève, de Nîmes, de Cordoba, de Lisbonne, de découvrir que sa ville natale avait poussé, qu'elle était maintenant une très grande ville faite de maisons basses à toits plats, s'étendant à perte de vue à l'ouest jusque vers ce que les géographes appellent la pampa. Ce fut plus qu'un retour au pays ; ce fut une redécouverte avec un regard vif et avide. IL écrira un livre romantique : Ferveur de Buenos Aires (1921-22) dans lequel il aborde des thèmes qu'il ne cessera de reprendre par la suite dans ses autres livres et poèmes.

N. Pampa

Pampa, je ressens ton ampleur qui creuse les faubourgs,
Et mon sang coule à tes couchants.

Pampa, comme cette voix d'eau qui s'élève des plages
Ainsi de ton silence il vient un grand silence
Qui dérouté mon cœur à chaque carrefour.

Pampa, je t'entends aux tenaces guitares sentencieuses,
Et dans tes hauts oiseaux et dans la plainte lasse
Des charrettes de foin qui
viennent de l'été.

Pampa, il me suffit de voir un patio rouge

Pour te sentir à moi.

Pampa, je sais que te déchirent
Des sillons, des chemins creux, l'aiguillon du vent.
Mâle et rude pampa dont la place est au ciel,
Peut-être es-tu la mort mais tu bats dans mon cœur.

B. Place San Martin

A la recherche du soir
J'avais en vain épuisé les rues.
Les vestibules des maisons étaient déjà gênés d'ombre.
Le soir entier au fin poli d'acajou
Avait fait son refuge assoupi,
De la place sereine et mûrie,
Bienfaisante et subtile comme une lampe,
Claire comme un front
Grave comme un geste d'homme en deuil.

Tout sentiment, toute sensation se calme
Sous l'absolution des arbres
Jacarandas, acacias
Dont les pieuses courbes

Atténuent la rigidité de l'impossible statue
Et dont les branchages entrelacés exaltent
La gloire des lumières à mi-distance
Du léger bleu et de la terre rougeâtre.

Yo romántico y sentimental
Oswaldo REQUENA

N.

C'est donc par ce Plata boueux et révéseur
Que les bateaux venus me faire une patrie
Descendirent un jour, leurs coques de couleur
Cahotant parmi les nuphars du courant gris ?
Regardons de plus près : le fleuve en ce temps-là
Doit être encore bleu, car c'est du ciel qu'il vient ;
Une petite étoile rouge dit l'endroit
Où jeûna Juan Diaz mais non pas les Indiens.
Quoi qu'il en soit les preux arrivaient de la mer,

D'une mer large de cinq lunes, et qu'alors
Habitaient les dragons, les monstres, les sirènes,
Et les pierres qui font délirer la boussole.
Ils épinglèrent sur la côte des chaumières
Tremblantes et s'endormirent étranges.
Non point à la Boca, galéjade grossière !
Ce fut à Palermo, ce fut dans mon quartier.
Le désert était tout embaumé de cigares.
D'un soir à l'autre soir, l'histoire prenait place ;
On se partageait des souvenirs illusoires.
Tout était déjà là – sauf le trottoir d'en face.
Pas de commencement possible à Buenos-Aires
Je le sens éternel comme l'eau, comme l'air.

B.

Mes ancêtres se lièrent d'amitié
Avec ces horizons
Et conquièrent l'intimité de la pampa
Et annexèrent à leur pratique
La terre, le feu, l'air, l'eau.
Ils furent soldats et fermiers ;
Leur cœur avait les matins pour pâture,
Et l'horizon comme un bourdon de guitare
Sonna au cœur de leur austère journée.
Leur journée était claire comme une rivière ;
Fraîche était leur soirée, comme l'eau
Cachée de la citerne,
Et les quatre saisons tout au long de leur vie
Furent les quatre vers d'une vieille copla.
Leurs convois de charrettes ou de chevaux
Déchiffrèrent de lointaines fumées
Et la lueur les réjouit
Dont le veilleur anime le réverbère.

L'un lutta contre les Espagnols
Et l'autre au Paraguay fatigua son épée ;
Tous ils connurent l'étreinte du monde
Et le combat fut une femme docile à leur amour.
Hautes étaient leurs journées
Faites de ciel et de plaines.
Sage science de terroir que la leur,
Celle du cavalier ferme sur sa monture,
Qui régit les hommes de la plaine
Et les travaux et les jours
Et les générations des taureaux.

Je suis un citadin et j'ai oublié ces choses,
Je suis homme de ville, de quartier, de rue ;
Et les tramways lointains aident à ma tristesse
Avec ces longues voix qu'ils lâchent dans les soirs.

Tango d'ALBENIZ
Transcription de GODOWSKI

P. C'est non seulement un jeune homme de la ville, un lecteur, un rêveur, c'est aussi un grand timide, connu de ses seuls amis. Une dualité s'affirme en lui entre l'auteur et Borges. Il portera des masques et entrera dans un labyrinthe peuplé de cauchemars ; ne pouvant plus en sortir.

Son style change aussi. C'est la primauté de la métaphore, abandon des transitions et des adjectifs superflus, ses poèmes dépassant l'ici et maintenant, débarrassés de toute couleur locale et contemporaine. Même s'il parle parfois de Gaucho, ce cavalier, cet homme qui voit la terre du haut de son cheval ou d'hommes « toujours prêts et volontaires la vraie crème du couteau » les intégrant à son œuvre.

Le temps est un fleuve qui m'emporte,
Mais je suis le fleuve ;
C'est un tigre qui me déchire mais je suis le tigre.
C'est un feu qui me consume mais je suis le feu.
Le monde, malheureusement, est réel ;
Moi, malheureusement, je suis Borges.

S'en suit une période d'intense activité, peut-être en grande partie vaine et irréfléchie : écriture de plusieurs livres et publications dans des périodiques ou revues.

Sa rencontre avec un ami de son père, Marcedonio Fernandez sera déterminante ; cet homme modeste avait beaucoup lu en anglais, en allemand et en français. Lui qui avait toujours été un lecteur crédule, apprendra à lire avec scepticisme.

En 1923 second voyage en Europe avec sa famille : Londres, Paris, Madrid, Palma, Séville, Grenade.

De belles amitiés datent de cette époque, avec Silvina et Victoria Ocampo, Carlos Mastronardi, Eduardo Mallea, Alejandro Xul-Solar, Alfonso Reyes, ambassadeur du Mexique en Argentine et Adolfo Bioy Casares qui deviendra son meilleur ami et collaborateur permanent.

B. « l'amitié est la seule passion qui rachète l'Argentine ».

P. Le véritable début de sa carrière commence avec
« l' Histoire universelle de l'infamie » dans laquelle il déforme la vie d'un
personnage connu ; qu'il la fausse délibérément au gré de sa fantaisie. Ce
n'est pas vraiment du canular.

Mais deux évènements vont perturber le cours de sa vie : en 1927 il subit la
première des opérations des yeux qui le laisseront complètement aveugle à la
fin des années 50 . une obligation pour lui de se rabattre sur sa mémoire qui
deviendra remarquable. Et en 1938, la mort de son père, premier emploi
régulier comme assistant à la bibliothèque municipale d'un quartier pauvre et
triste du sud-ouest de la ville.

B. Poème des Dons

Que nul n'aille penser que je pleure ou t'accuse,
Mon Dieu : la place est juste où ta main me conduit.
Un dessein magistral, une splendide ruse
Me donne en même temps les livres et la nuit.

Illettré, je régis une ville de livres
Ironique présent à des yeux effacés
Tout juste bons pour les chapitres insensés
Qu'en rêve à leur désir, aube noire, tu livres.

Ô biens tant prodigués, Ô biens sitôt perdus,
Trop actuel exil, évasive patrie !
Ils ne sont pas plus loin que moi, plus défendus,
Les manuscrits brûlés au feu d'Alexandrie.

De faim, de soif, parmi l'eau vive et les jardins
Mourait un roi, raconte une légende grecque ;
Je vais sans but, lassant de mes pas incertains
Ta creuse masse aveugle, Ô ma Bibliothèque.

L'Orient, l'Occident, l'Humain et de Divin,
Traités, siècles, atlas, syntaxes, tyrannies,
Signes, fatalités, cosmos, cosmogonies,
Tout cela tes rayons me l'offrent mais en vain.

Lent dans l'ombre, je vais d'une canne indécise
Cherchant le mur, suivant la plinthe et ses biais :
Jadis, quand je pensais à la terre promise,
C'est une bibliothèque que je voyais.

Une ombre seule, un moi double – quelle est ma part
Dans ce rêve ? Quel est l'auteur de ce poème ?

Mais qu'importe le mot qui marque le départ :
Unique est le décret, indivis l'anathème.

N. Poème du quatrième élément (l'eau)

Sur la plage d'un vert de flamme dévastée
L'Astréide s'apprête à terrasser le dieu.
Mais le dieu se fera panthère, dragon , feu
Arbre, lion, mieux encore, eau. L'eau c'est Protée

C'est le maelström que tisse un tourbillon glacé,
C'est le faubourg creusé par le rouge mirage
Du crépuscule ; c'est l'infidèle nuage,
C'est l'inutile pleur sur ta tombe versé.

La terre qui nourrit et le feu qui dévore,
Si l'on en croit Sénèque et Thalès de Milet,
Tiennent tous deux de l'eau leur être et leur secret ;
Les dieux aussi, qui font le couchant et l'aurore.

Les ondes, la montagne en marche qui détruit
La nef de fer sont seulement des tes anaphores ;
Il n'est que métaphore entre tes métaphores,
L'irréversible temps qui nous blesse et qui fuit.

Sans les vents désastreux, tu fus le labyrinthe
Sans fenêtre ni murs qui dévia l'effort
Du Grec tant espéré ; tu fus la pâle crainte,
Tu fus le hasard trouble et la certaine Mort.

Tu brilles tel le fil sans pitié de l'Alfange ;
Ton sein du rêve atroce et du monstre est hanté ;
La langue des humains ajoute à ta beauté,
Et ta fugue a pour noms l'Amazone ou le Gange.

Pardonne à ce poème, à son cours endormi ;
Lis la quête et l'appel sous les images mièvres
Pense à Borges, à ton nageur, à ton ami :
Au jour dit, ne viens pas à manquer sur mes lèvres.

Adios Nonínos
Astor PIAZZOLLA

P. La mort de son père et ce travail où il fut horriblement malheureux, car ses collègues ne parlaient que de courses de chevaux, de matchs de foot et d'histoires grivoises ; pendant environ 9 ans.

En 1946, changement de président ; il est renvoyé, il perd donc cet emploi. Il est promu à l'inspection de la volaille et des lapins sur les marchés publics. Il donne sa démission. Grâce à un ami, il est nommé professeur de littérature anglaise dans une association, et malgré sa timidité, il va donner une série de conférences sur la littérature américaine classique : Hawthorne, Poe, Thoreau, Emerson, Melville, Whitman, Twain, James, voyageant du nord au sud en Argentine et en Uruguay.

Son érudition et son éclectisme font merveille. Il parle également de tout ce qui le passionne : Swedenborg, Blake, les Mystiques persans et chinois, le bouddhisme, le gaucho, la kabbale, les mille et une nuits, T.E. Lawrence, la poésie médiévale germanique, les sagas islandaises, Heine, Dante, l'expressionnisme, Cervantès.

Allant de ville en ville, passant la nuit dans les hôtels. Il gagna beaucoup mieux sa vie ainsi et trouva dans ce travail une justification ; il avait 49 ans. En 1953 paraît le premier volumes de ses œuvres complètes car bien entendu il continua de publier des contes ou des nouvelles comme Fictions et l'Aleph, des poèmes également. Ces derniers étant des vers réguliers plutôt que des vers libres.

N. Art poétique

Voir que le fleuve est fait de temps et d'eau,
Penser du temps qu'il est un autre fleuve,
Savoir que nous nous perdons comme un fleuve,
Que les destins s'effacent comme l'eau.

Voir que la veille est un autre sommeil
Qui se croit veille, et savoir que la mort
Que notre chair redoute est cette mort
De chaque nuit, que nous nommons sommeil.
Voir dans le jour, dans l'année, un symbole
De l'homme, avec ses jours et ses années
Et convertir l'outrage des années
En harmonie, en rumeur, en symbole.

Faire de mort sommeil, du crépuscule
Un or plaintif, voilà la poésie
Pauvre et sans fin. Tu reviens, poésie,
Comme chaque aube et chaque crépuscule.

La nuit, parfois, j'aperçois un visage
Qui me regarde au fond de son miroir ;
L'art a pour but d'imiter ce miroir
Qui nous apprend notre propre visage.

B. Après une nuit sans sommeil et vécu dans l'angoisse, la révolution, si longtemps attendue éclata en septembre 1955 et grâce à plusieurs pétitions, je fus nommé directeur de la Bibliothèque Nationale alors que ma cécité avait progressé. Il n'y avait là rien de particulièrement pathétique ou dramatique car ce fut aussi le cas de deux de mes éminents prédécesseurs à ce poste.

En 1960 paraît *El Hacedor*, l'auteur et autres textes : un assemblage, le meilleur de mes livres.

Et c'est en 1961 que je reçois le prix Formentor. Je le partage avec Samuel Beckett. Ce prix m'apporta la célébrité car j'étais à peu près complètement inconnu non seulement à l'étranger mais même chez moi à Buenos Aires.

P. Dès lors, il est invité comme « visiting professor » à l'université du Texas, puis aux Etats-Unis – le pays le plus amical, le plus indulgent et le plus généreux qu'il connaisse. Il se déplace en compagnie de sa mère qui devient sa secrétaire attitrée.

Retour aux Etats-Unis où il occupe la chair de poésie de Charles Eliot Norton à Harvard ; ensuite, de nombreux déplacements, vagabondage en Angleterre, Stockholm, Copenhague, Edimbourg, San Francisco, Saint Jacques de Compostelle, Genève, Tel Aviv et Jérusalem, l'Italie le Japon....

B. « Mon seul but aujourd'hui, c'est la paix, le plaisir de penser, l'amitié et – mais je suis peut-être là trop ambitieux, un certain besoin d'aimer et d'être aimé. »

Invierno Porteno (tango)
Astor PIAZZOLLA

P. Selon Maria Esther Vasquez :

B. « Il fût un être rare, un homme entre les mains de qui la littérature est un jeu qui lui a permis de suivre les chemins philosophiques les plus opposés, les théories les plus extravagantes qu'il a ensuite réélaborées dans des textes parfaits, accordant à son œuvre l'importance toute relative que peut donner un artisan, un horloger par exemple, à un chronomètre qu'il a remonté et qui fonctionne bien. De plus sa mémoire extraordinaire et son extrême acuité font de sa conversation, libre de tout préjugé, de toute convention, un véritable jeu de l'esprit, un régal pour l'interlocuteur »

P. Tous avouent qu'il fût courageux, plein d'humour et de courtoisie.

En 1980, Borges reçoit à Madrid le prix Cervantès. Il est l'objet de nombreuses autres distinctions. En France, il est fait docteur Honoris Causa de la Sorbonne et commandeur de la Légion d'Honneur.

Des présences féminines, diverses et ténues, ont accompagné ses pensées comme une sorte de toile de fond, durant bien des jours et des nuits d'insomnie, tout au long de sa vie. Ce fut pour lui une impérieuse nécessité. La dernière, c'est Maria Kodoma à qui l'unissaient une longue relation de secrétaire et d'amitié. Il l'épousa en 1986 avant de mourir à Genève le 14 Juin.

Milonga del adios
PABLO ZIEGLER

P. Pourtant cet homme fut malheureux car en lui s'opposent deux êtres, l'un c'est l'auteur et le conférencier, le roi d'un labyrinthe littéraire, l'autre c'est ce quelqu'un, ce Borges timide qui désirait une vie héroïque comme ses ancêtres.

D'où ses remords et ses cauchemars qui le visitèrent jusqu'au bout ; d'où ce sentiment de trahison.

N.

J'ai commis le plus grand des péchés que l'on puisse
Commettre : le péché de n'avoir pas été heureux.
Que les glaciers de l'oubli me saisissent,
Qu'ils m'entraînent, qu'ils me dispersent sans pitié.
J'ai trompé mes parents
Je sais qu'ils m'engendrèrent pour la vie
Pour le risque et la beauté du jeu,
Pour la terre et pour l'air, pour l'eau et pour le feu.
Je n'eus pas de bonheur, faillis à satisfaire leur
Jeune volonté. Mon esprit s'appliqua à l'Art,
A ses défis symétriques, à la vacuité de ses quêtes
De consonance. On me créait vaillant.
Je n'eus
Pas de vaillance. Une ombre est toujours là,
Ma compagne, ma sœur,
Et si je dis son nom
Je l'appelle malheur.

P. Oui même si l'écriture fût son destin ; chaque homme suit son destin, au-delà de toute éthique ; ce destin est son caractère selon Héraclite ; ce destin est l'éthique secrète de l'homme :

Tu seras ce que tu dois être, sinon tu ne seras rien.

Et bien il y a cette ombre, ce malheur et ce désir d'oubli.

Evocation
Isaac ALBENIZ